PERSPECTIVES CRITIQUES

ROBERT HARVEY

PARMI LES GISANTS

PENSER LE CIMETIÈRE

puf

Parmi les gisants

PERSPECTIVES CRITIQUES

Collection fondée par Roland Jaccard
et dirigée par Laurent de Sutter

Robert Harvey

PARMI LES GISANTS

Penser le cimetière

puf

ISBN 978-2-13-085537-8
Dépôt légal — 1re édition : 2024, janvier
© Presses Universitaires de France / Humensis, 2024
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

À tous ceux qui tombent.
To all that fall.

Introduction

L'impasse de Lilac Street à East Oakland, en Californie, fut le creuset de mes dix-sept premières années. S'il n'y avait aucun lilas dans ma rue, ce coin d'espace urbain offrait comme jardin d'enfants une oasis rare : un cimetière juif orthodoxe d'environ 1,5 hectare. La fréquentation presque quotidienne, à partir de mon plus jeune âge, de ce havre de paix m'a familiarisé pour la vie avec la pensée des morts. Où que j'aille, encore aujourd'hui, j'aime sillonner ces lieux d'ultime repos, y errer, flâner, prendre la mesure que m'offrent ces lieux. Derrière chaque observation me revient le souvenir lointain du cimetière jouxtant la petite

maison dans l'impasse de ma jeunesse où j'aimais courir, jouer, et où j'ai dû commencer à réfléchir.

« Le cimetière ». C'est l'un des termes qui délimitent la vie, lui prêtant définition, marquant sa temporalité. Je l'ai connu très tôt et il ne m'effrayait point. Bien au contraire, je me rends compte aujourd'hui que ma proximité précoce avec les rites entourant la mort – entourant les morts – et les façons dont on les commémore a nourri très tôt ma réflexion sur ce que nous sommes et sur ce qu'il me semble que nous devrions être. Jamais je n'ai pensé que cette attirance pour les cimetières relevait de quelque aberration mentale. Seulement aujourd'hui, alors que j'entreprends pour la première fois une déambulation écrite à travers une multiplicité d'espaces autres, je ressens le besoin pressant de me poser certaines questions qui, même sans réponses, m'aideront à comprendre pourquoi j'aborde tel ou tel problème éthique dans mon travail.

Des questions à l'apparence sans lien les unes aux autres. Par exemple : comment cette habitude et cette accumulation d'expériences ont-elles pu former un tant soit peu un pan important de ma pensée – ce coin où l'empathie et l'expérience du sublime se mêlent ? Juxtaposée à celle-ci : mis à part un certain penchant fastidieux, pourquoi tenais-je à redresser (tant bien que mal) telle ou telle pierre tombale renversée dans le petit cimetière-terrain-de-jeu de mon enfance ?

Il est vrai qu'au-delà de mon quartier, il y avait la ville, toute la métropole d'Oakland. C'était là que j'ai commencé mon apprentissage des méfaits commis par certains de mes ancêtres : ces colons d'origine européenne qui usurpèrent un vaste territoire occupé par des peuples premiers et qui construisirent une « civilisation » sur le dos d'esclaves arrachés d'Afrique. Puis, au-delà de ma première ville, il y en eu d'autres : Paris, New York… Une autre question donc : quels liens relient mon

éveil politique à mes divagations les plus intimes sur la commémoration des morts ?

Par-delà la tristesse, le deuil : chaque fois qu'un être cher, un proche meurt, il me vient spontanément une réflexion non pas métaphysique, mais bien ancrée dans ce monde des survivants. Comment pouvais-je savoir à quel point l'année 2022 allait être jalonnée de tant de décès autour de moi ? Ma réflexion sur ce que nous attendons, ce que nous croyons pouvoir attendre de « nos » morts, s'est-elle modifiée, approfondie, sous l'effet de ces disparitions en série ? Difficile de l'affirmer. Ce qui est sûr, c'est qu'en éveillant des recoins que j'aurais cru oubliés de ma mémoire, ces gisants récents ont déclenché des cheminements de pensée auxquels je ne m'attendais pas.

Un mot encore. Si je semble parfois en retrait, cela tient d'un parti pris. Cela participe d'un dispositif que j'essaie d'établir entre l'auteur que je suis et mes lectrices et lecteurs éventuels. Si je m'efface parfois, c'est que je crois fermement en un partage

entre et parmi nous. Ce partage, j'ai l'impression d'y déroger un peu plus chaque fois que je ramène un « moi ». L'unicité du « je » est trop souvent, peut-être toujours, illusoire. Au lieu donc de creuser mon écart avec vous, je fais mon possible pour que le partage soustractif devienne un partage additif.

Il est donc temps que je livre le résidu direct de ces pérégrinations parmi les gisants. Ces pages en présentent donc le précipité. Ceci aura été un recueil de mes recueillements – recueillements dépourvus de regrets.

La vie, la mort : extension et rétraction

La sociabilité – ce commerce de vivants à vivants – s'exerce aussi par le lien des vivants avec celles et ceux qui ont perdu la vie, mêlant des affects et une éthique. C'est tout une question – peut-être toute *la* question – anthropologique. Comme Jean-Claude Ameisen l'a dit dans le contexte de la biologie, « la mort est au cœur du vivant ». Nous, vivants, nous scrutons les morts. Nous nous acharnons à apprendre d'eux. Nous tentons de les décrypter.

Ainsi, ceux qui peuvent encore jouir de la vie ont beau se dire qu'ils n'ont rien à voir avec les morts, ils font comme si les disparus définitifs avaient pourtant – depuis

les limbes, depuis l'autre rive – quelque chose à leur communiquer. Comme s'il y avait quelque chose à partager entre ces autres, ces êtres qui ont passé outre, ces étrangers intégraux. Le grand penseur de l'espoir, Ernst Bloch, écrivait en 1930, de façon quelque peu sibylline, « *Ein bisher völlig Fremdes ist* […] *das Nächste bedeutet*[1] » – « Ce qui semble tout à fait étranger s'interprète comme ce qui est tout près ». Sans comprendre pourquoi, nous nous évertuons à ramener les inanimés tout près de nous, comme s'ils avaient le pouvoir de nous ranimer. Une communauté d'esprits.

Cependant, nous ne sommes ni les seuls ni les premiers à nous adonner à ce commerce avec les morts qui renforce la cohésion sociale. Si l'*Homo sapiens* diverge des grands singes voisins depuis 120 à 180 000 ans, l'éléphant tel que nous le

1. Ernst Bloch, « Fremdes Zuhause, urvertraute Fremde », in *Spuren* [1930], Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp Verlag, 1969, p. 81.

connaissons – *Loxodanta africana* – parcourt la savane depuis sept millions d'années de plus. Qu'observe donc chez l'éléphant cette jeune espèce à laquelle nous appartenons ? Qu'y déchiffrons-nous ? Que par rapport à leurs morts, les pachydermes ont l'air de « faire comme nous » : ils semblent faire le deuil de leurs parents, de leurs enfants, de leurs conjoints, de leurs compagnons de troupeau. Auprès du cadavre d'un les leurs, les éléphants qui survivent tergiversent comme s'ils souhaitaient différer le départ définitif. De leurs trompes – comme nous avec la main –, ils tâtent voir si l'être cher se réanime. Quelquefois ils le tirent et le soulèvent comme s'ils essayaient de le remettre debout. Ils reviennent, comme sous l'effet d'une obsession, inspecter les carcasses. On a pu même, bien après le décès, les observer en ce qu'on ne peut s'empêcher d'appeler un état de méditation contemplative devant des ossements desséchés au soleil. On n'aurait sans doute pas tort, en extra-

polation, d'imaginer ce même comportement chez le *Moeritherium*, cet ancêtre des éléphantidés qui paissaient dans les marécages voici 55 millions d'années.

Tout ce que je viens d'écrire est véridique, à ce qu'on peut savoir à ce stade de l'observation scientifique. Mais tout cela est aussi imprégné d'anthropomorphisme, d'anthropocentrisme : le mot et le concept de deuil ; le vœu de réanimation des morts ; la prétention – aussi avérée soit-elle – de prêter un âge à une espèce ; les notions même de temps et d'espèce ; l'intuition d'une différence entre espèces et celle inscrite dans la notion de temps qui permet le passage à celle d'un âge. Tout cela provient de l'homme sans que l'homme ne puisse jamais savoir s'il partage ce tout avec une quelconque autre espèce. Que faire pour remédier à ce cercle épistémologique vicieux ? Comme Michel Foucault ne cessait de le rappeler et de s'en soucier, on a beau vouloir se placer hors du contexte de l'humain pour se voir enfin objectivement,

de retourner l'esprit comme un gant, on ne peut pas faire autrement qu'employer les langues humaines.

Il n'empêche que c'est nous les néophytes, les plus récemment arrivés sur la scène de la terre. Est-il donc exclu qu'en croyant que c'est nous qui avons l'exclusivité du deuil, nous nous trompons du tout au tout ? N'est-il pas possible que l'homme – ce dernier en date des grands singes, ce mime par excellence – ait développé ses cérémonies d'adieu en imitant ses prédécesseurs, les mammouths et autres proboscidiens qui cohabitaient sur la planète dans l'enfance de notre espèce ?

Ces cérémonies sont aussi élaborées que variées à travers le monde des hommes. Tout au long de notre déploiement et de loin en loin, nous réfléchissons à nos morts, nous ne pouvons les oublier, nous les sentons encore bien après leur disparition auprès de nous. Nous les décryptons comme s'ils avaient encore quelque chose à partager avec nous, comme si nous avions

quelque chose en partage avec eux. Outre le savoir que la mort est le destin ultime de la vie, croyons-nous que « nos » morts aient quelque chose à nous apprendre ? Notre rapport aux « disparus » de la vie recèle-t-il une clé à nos imperfections, une leçon ou une fin moins que mortifère pour l'espèce qui saccage la terre et elle-même avec ?

*

Que faire de tous ceux qui tombent ? Et que fait-on avec ? Non seulement les autres, lorsqu'ils meurent, mais ces morts qui nous habitent ? Questions que Samuel Beckett ne cessait de poser. On y reviendra. Mais parcourons quelques réponses qui surgissent à l'évidence.

Forgé voici quelques sept ou huit siècles, le vocable même d'*humain* transmet ce savoir fondamental : l'homme, *homo*, n'est autre que terre, glaise, poussière, *humus*. Pour mettre en terre d'anciens avatars, David Bowie a chanté « Ashes to Ashes ». Il

Table

Introduction 9

La vie, la mort : extension et rétraction 15
Nommer ou passer sous silence 63
Mise à l'écart 119
Vicissitudes entre souvenir et oubli . 149
« Tombeaux » poétiques 175
Tombeaux 197
N'être par la mort 227
Fantômes 253
Retour en amont 269

Cet ouvrage a été composé par IGS-CP
à L'Isle-d'Espagnac (16)